

ANNE-CAPUCINE BLOT

BETTE DAVIS
FATIGUÉE D'ÊTRE MOI



capricci *STORIES*

ANNE-CAPUCINE BLOT

BETTE DAVIS

FATIGUÉE D'ÊTRE MOI

capricci *STORIES*

Cet ouvrage est publié en partenariat avec le 51^e Festival La Rochelle Cinéma
à l'occasion de la rétrospective Bette Davis.

DIRECTEUR Thierry Lounas

RESPONSABLE DES ÉDITIONS Camille Pollas

COORDINATION ÉDITORIALE Maxime Werner

CORRECTION Agathe Gonçalves

COUVERTURE ET RÉALISATION DE LA MAQUETTE Clarisse Espada

CONCEPTION GRAPHIQUE DE LA COLLECTION Juliette Gouret

REMERCIEMENTS DE L'AUTRICE

Mille mercis à toutes les personnes qui ont relu des chapitres
de ce livre, plus particulièrement à Cléo avec qui j'ai trouvé le calme
et la force pour écrire le tout premier ; et ma mère, qui a tout corrigé.
Une pensée aussi à l'équipe de la Garderie, et bien sûr Rémi, pour leur
soutien et leur amour.

© CAPRICCI, 2023

ISBN PAPIER 979-10-239-0497-0

ISBN PDF WEB 979-10-239-0499-4

ISSN 2679-7364

DROITS RÉSERVÉS

CAPRICCI - EDITIONS@CAPRICCI.FR - WWW.CAPRICCI.FR

4
LES TROIS MOUSQUETAIRES

15
LA « FÉE RUTHIE »

29
LE VILAIN PETIT CANARD

40
RUTH ELIZABETH DAVIS

51
BETTE VERSUS GOLIATH

61
L'INSOUMISE

68
GAGNER LA GUERRE

77
À L'EXCÈS

87
« NOUS AURIONS PU ÊTRE AMIES »

96
CHERCHE EMPLOI STABLE
À HOLLYWOOD

106
LA MORT N'EST PAS POUR
LES CHOCHOTTES

LES TROIS MOUSQUE- TAIRES

C'est Noël, il fait très froid dehors, la neige recouvre toute la campagne. Dans un vaste hall de corps de ferme, un grand sapin est décoré, illuminé par de petites bougies. De multiples cadeaux s'amassent à son pied, mais ce qui attire les yeux des petites filles dans la pièce, c'est leur camarade de classe Betty Davis, qui vient de prendre feu.

Ruth Elizabeth Davis naît un soir d'orage dans le Massachusetts le 5 avril 1908 alors qu'un éclair abat un arbre dans la cour. La pluie bat violemment les carreaux, et son père, Harlow Morrell Davis, se demande pourquoi cette naissance leur tombe dessus. Même s'il connaît sa femme Ruth Favor depuis qu'ils ont sept ans, ils ne se sont mariés que

quelques mois auparavant. Il est encore étudiant à Harvard et a le projet d'une brillante carrière. Des enfants ne sont qu'une cause de distraction. Il maudit le premier jour de leur lune de miel, quand Ruth n'avait pas eu assez d'eau pour se laver correctement. Il avait eu beau l'incendier en l'apprenant, ça n'avait pas empêché la grossesse et ils se retrouvaient dans cette situation, les cris de Ruth se mêlant à la plainte du vent.

Son incompréhension grandit avec sa fille, il ne sait pas comment s'y prendre avec elle. Ce n'est pas personnel, il n'est pas plus compétent avec la petite deuxième, Barbara. Un jour, Betty pleure violemment juste avant d'aller chez sa grand-mère Favor, il lève juste les yeux au ciel et porte ses mains à ses oreilles. Ruthie a la présence d'esprit de vérifier s'il n'y a pas une épingle ouverte quelque part, puis, constatant que rien ne peut blesser l'enfant, elle remarque un pli sur sa robe et la change prestement. Dans son vêtement fraîchement repassé, elle cesse de pleurer et sourit même, de son unique dent. Ruthie aime et comprend ses filles. Pourtant, elle a trouvé l'aînée laide la première fois qu'elle l'a vue, et la cadette lui a coûté vingt-et-une heures d'accouchement. Désormais les trois s'entendent. Dans un premier temps, Betty a tellement peur que Bobby prenne sa place qu'elle la soulève un soir du berceau et la porte jusqu'au canapé. Après tout, elle a dormi dans ce berceau pendant des années, c'est sa propriété. Puis elle découvre un potentiel chez sa sœur, non négligeable : Bobby ressemble à une poupée. Qu'on peut coiffer et habiller. Avec laquelle on

peut faire des bêtises, à condition de ne pas trop se faire attraper. Ruthie a beau être aimante, elle n'en est pas moins une Yankee, élevée comme son mari en Nouvelle-Angleterre, où les hivers sont rudes et les tempêtes violentes. Chez les Favor aussi, on sévit s'il faut, on sait être stricts. Quand Betty sait à peine marcher, son grand-père la pose en bas des marches d'un escalier. « *Allez, monte.* » Le bébé le regarde, incrédule. « *Tu peux le faire, une marche à la fois.* » Betty s'avance et grimpe, tombe, s'y remet, se cogne, mais elle atteint le sommet.

Un après-midi, la grande entraîne la petite dans le jardin, près des vignes, et arrache du pied des tonnes de raisins pas mûrs qu'elles s'empressent de manger. À la maison, leur ventre leur fait mal. Devant leurs mines défaites et le jus autour de leur bouche, Ruthie comprend. « *Harlow! Je leur ai donné de l'huile de ricin, toi, tu peux les fesser!* » Une fois n'est pas coutume, leur père leur administre un soufflet dont elles se souviendront longtemps. Peut-être aussi parce que c'est un des rares contacts physiques avec lui. Un des rares contacts tout court. Avare en mots et en preuves d'affection, il pense que les enfants n'ont pas leur place à la table des adultes. Combien de fois ont-elles mangé seules dans la cuisine! Le dimanche est le seul jour où elles sont tolérées à la table des adultes, et encore, il trouve toujours un prétexte pour les renvoyer. Son éducation, son caractère, tout l'éloigne de ses filles. Il lui arrive pourtant de faire des efforts. Un jour,

il les emmène au cirque, où ils pourraient passer un bon moment si les yeux de Betty ne s'arrêtaient pas sur une couture de travers dans le tapis rouge de la piste. Obnubilée par cet outrage à l'esthétique, elle ne profite absolument pas du spectacle. Harlow pourrait se reconnaître dans cette adoration de l'ordre, cette passion pour la rigueur. Mais il s'exaspère toujours des caprices de sa fille. Quand il essaie de lui parler, sa maladresse n'arrange rien. « *Tu vois toutes ces étoiles là-haut?* » La petite fille, ses gros yeux écarquillés, enchantée par le spectacle de la nuit, écoute avec attention son père. « *Il y en a des millions et des millions, souviens-toi toujours de ça et tu sauras à quel point tu n'es pas importante.* » Loin de se trouver insignifiante, Betty perd en revanche confiance en son père.

« *Faites vos affaires, votre père et moi vous emmenons au restaurant, et ensuite nous partons en Floride.* » La troupe quitte la maison familiale de Winchester et se rend au Copley Plaza, à Boston. Un de ces palaces luxueux où la nourriture arrive sur des chariots en argent et un orchestre à cordes joue dans un coin. Le père et la mère ne parlent pas et les enfants peuvent percevoir le malaise entre eux aussi clairement que le goût de leur sorbet au citron. Harlow les conduit jusqu'à la gare. Une fois dans l'intimité relative de leur compartiment, alors que leur père, le visage triste, se fait de plus en plus petit sur le quai, leur mère annonce qu'il ne vivra plus avec elles. Bobby fond en larmes. Betty reste de marbre.

Il a décidé de partir, elles sont assez fortes pour vivre seules. «*Les trois mousquetaires*», se dit-elle, inséparables, indépendantes, invincibles.

Leur petite caravane s'arrête d'abord à Newton, une ville proche de Winchester. Mais la pension alimentaire que verse son ex-mari est trop faible, Ruthie doit travailler. Elle trouve un poste de gouvernante à New York, où ses enfants ne peuvent pas la suivre. Grand-mère Favor a anticipé ce problème, les filles sont déjà inscrites dans un petit établissement dans le Berkshire. Crestalban est une pension pour jeunes filles à la campagne, qui met un point d'honneur à ne pas utiliser d'électricité. Elles y arrivent un jour de septembre, le premier de l'année scolaire. Blotties l'une contre l'autre, forcées de dire au revoir à leur mère, elles sont impressionnées par la bâtisse. Perchée sur une colline et enlacée par deux bras de rivières, elle est typique de Nouvelle-Angleterre. Un long corps de ferme en briques tient lieu d'école et de dortoirs, flanqué d'énormes granges remplies de cochons, vaches, poules et chevaux. Mais le principal endroit où les écolières passent leur vie est l'extérieur. Sous le soleil et les flocons, on les incite à rester dehors, à prendre des bains de neige dès le matin, ce que Betty adorera faire, nue, tous les jours ! Des cours sont même donnés dans la nature. Elles apprennent l'histoire, la géographie, l'anglais, le français, mais aussi la couture, la cuisine, les tâches ménagères. Elles mangent à heures fixes des repas délicieux cuisinés uniquement à base de produits frais.

Tous les soirs, les treize pensionnaires recommandent leurs vêtements autour de la directrice Mme Whiting qui leur lit des livres. Il n'y a pas de place pour l'improvisation. Betty se sent revigorée. Elle et sa sœur s'habituent aux lieux et la grande ferme imposante devient chaleureuse. En petit comité, elles deviennent vite amies avec leurs camarades et pensent déjà moins à leurs parents, dont elles évitent de parler. Betty sait que le divorce est mal vu, et Bobby se persuade carrément que leur père est en voyage d'affaires.

Et puis il y a Noël, on installe un énorme sapin dans le hall, on le décore, et on l'éclaire à la bougie. Il est magnifique. Le 24 décembre, Betty se porte volontaire pour jouer le père Noël. Elle enfle le manteau rouge, le pantalon, accroche sa barbe. Tous ces gestes que son père avait faits pendant sept ans et qu'il ne ferait plus. Cette fête était la seule qui ait jamais compté pour lui. Il décorait le sapin lui-même, couvrait ses filles de présents et tolérait leur comportement d'enfant. C'était le papa qui les avait emmenées au cirque et qui avait invité leur oncle à vivre chez eux le temps qu'il trouve une maison. Elle le retrouve dans ce costume rouge et blanc qu'elle portera trois ans d'affilée. La troisième fois est celle de trop. Quand le réveillon arrive, Betty est prête à jouer son rôle mais n'arrête pas de se demander ce qu'on lui a offert. Son œil s'égaré vers les petits paquets, elle craque et s'en approche avant qu'on lui donne l'autorisation. Tendant son bras entre les branches basses de l'arbre, sa manche frôle une bougie et le coton blanc autour de son

poignet s'enflamme. Betty recule, secoue sa main qui s'approche dangereusement de son visage, la flamme se propage à la barbe.

Et maintenant Betty Davis est en feu, mais les yeux de ses camarades sont braqués sur elle. Elle hurle et perd presque connaissance. Alarmées par les cris, les professeuses se précipitent et la recouvrent de couvertures. L'incendie étouffé, un silence inquiet règne. Les couvertures sont retirées, Betty gît allongée, brûlée, les yeux fermés. La pièce retient son souffle, quelqu'un s'inquiète pour sa vue. Enfin ses paupières se soulèvent. Au milieu des soupirs de soulagement éclatent les pleurs de Bobby qui a bien cru retrouver sa sœur en cendres. Mais Betty est bien vivante. Son visage est si défiguré que sa propre mère ne la reconnaîtra pas à la gare quand elle viendra les chercher pour les vacances, mais elle profite du moment, adorant se trouver au centre de l'attention. De retour à New York, il s'agit tout de même de vite soigner ses blessures. Ruthie l'emmène dans un hôpital où on panse ses plaies, retire les peaux mortes et graisse son visage. L'avenir de Bette Davis aurait été bien différent si sa mère n'avait pas ensuite veillé, nuit et jour, quatre semaines durant, à ce que son visage soit constamment sous la graisse pour éviter les cicatrices. Pourtant, elle regretterait presque de ne pas avoir une preuve de l'incident, pour ressusciter son moment de gloire. En effet à la rentrée, les vacances ont fait leur travail et les pensionnaires ne s'intéressent déjà plus à l'incident de leur camarade.

Elle n'a pas le temps de reconquérir cette audience que sa mère décide qu'elle ne peut plus être loin de ses filles. Elle quitte son travail, s'inscrit dans une école de photographie et loue un petit studio. Les deux enfants entrent, hésitantes. Les rideaux sont une sorte de dentelle rosâtre, les meubles font peine à voir, l'éclairage est sordide, l'endroit leur semble si petit qu'elles se demandent comment elles vont tenir toutes les trois. « *Est-ce que tu crois que maman trouve ça joli?* » « *Comment est-ce qu'elle peut nous faire ça?* » Seules dans la salle de bain, elles se confient l'une à l'autre leurs angoisses. Leur nouvelle école est à l'image de New York, grande et bruyante. Elles ne savent pas comment se faire une place et des amis parmi la cinquantaine d'élèves dans leur classe. Mais comme d'habitude, Ruthie sait y faire avec ses filles. Elle décore l'appartement avec les moyens du bord et surtout, tous les soirs, elle éteint les lumières, ouvre les volets et s'installe avec elles devant la fenêtre. « *À votre avis, ce monsieur, qui grimace devant son journal, que lit-il?* » L'immeuble d'en face devient chaque soir un théâtre. Elles mangent des bonbons, assises aux premières loges. Ruthie leur laisse aussi la liberté de sortir avec les premiers camarades qui leur proposent d'aller faire du roller. Elles se retrouvent à rouler de Broadway jusqu'aux rives de l'Hudson, où les attendent des pots de granités colorés. Elles deviennent vite amies avec la bande. New York prend des couleurs, voilà une ville qui présente des défis. Betty y puise son énergie et se lance à corps perdu dans toute sorte d'activités. Si elle cuisine, elle doit faire les

meilleurs cookies, si elle va chez les scouts, elle doit devenir la cheffe.

Les trois mousquetaires restent tout l'été dans le Maine, au camp Mudjekeewis. Elles retrouvent le grand air qui commençait à manquer. Betty passe sa vie dehors entre le canoë, la natation, l'équitation. Tout va bien jusqu'au jour où la professeure de piano de Bobby chante ses louanges. Elle est si douée que ce serait dommage de se limiter aux cours d'été, il faudrait qu'elle suive les cours toute l'année à East Orange, dans le New Jersey. Ni une ni deux, leur petite caravane déménage encore. Betty n'a même pas eu le temps d'obtenir son diplôme du collège qu'elle se retrouve à croupir dans une pension de famille. Elle tente le tout pour le tout et se rend au lycée de la ville. *«J'aimerais parler au proviseur, s'il vous plaît.»* Elle est seule, inconnue au bataillon, mais réussit à obtenir un rendez-vous. Devant son parcours exemplaire — dans une école new-yorkaise! —, le proviseur la laisse passer les examens d'entrée, qu'elle réussit. Elle rentre triomphante auprès de sa mère et Bobby. Malheureusement, les cours ne la sortent pas de sa morosité. Pour rompre avec la routine, Ruthie propose un soir d'échanger les rôles, elle se met dans la peau de son aînée et même Bobby échange de veste avec une autre petite fille. Elles descendent manger dans la salle commune, Ruthie ne décroche plus un mot. Le nez dans ses épinards, elle répond à peine quand ses filles lui parlent. *«Je ne suis pas comme ça! Ce n'est pas moi!»* Betty fulmine, elle a bien

compris le manège de sa mère qui essaie de rire pour détendre l'atmosphère, mais c'est trop tard, elle quitte la pièce, excédée. Elle a tort bien sûr, elle est insupportable depuis qu'elles sont arrivées mais elle n'y peut rien, c'est plus fort qu'elle. Elle a l'impression d'avoir mis sa vie en pause. East Orange n'a pas l'excitation de New York. Elle déteste cette ville, déteste cette pension, déteste sa vie. Elle en veut à sa mère, s'enferme dans sa chambre, lit des livres, invoque un miracle pour la sortir de ce trou. Enfin, quelque chose se produit. Ruthie ressent une douleur dans les dents, c'est une inflammation. Elle préférerait être soignée à Boston. Sa sœur peut les accueillir en banlieue le temps qu'elle trouve une location, Newton a un bon lycée. Les voilà donc reparties.

« *Portrait de caractère, à domicile ou chez moi.* » La ville est placardée par Ruthie. Elle gagne assez pour qu'elles vivent toutes les trois dans un petit appartement. Betty est entrée dans l'équipe de baseball du lycée grâce à un *home run* — pur fruit du hasard, elle se révélera plutôt mauvaise. Bobby n'est pas si triste d'avoir quitté son école — ou du moins ne le manifeste pas. L'appartement est souvent en effervescence, les clients de plus en plus nombreux croisent les amis des filles, Ruth passe de son appareil photo à son aspirateur, puis de l'aspirateur à sa machine à coudre. Les filles peuvent se consacrer uniquement à leur épanouissement et leurs études. Le premier bal de la saison arrive. Relativement nouvelle, Betty n'a pas de cavalier. Elle arrive la

tête haute et les cheveux à peine coiffés, dans son pull en velours côtelé et ses chaussures plates. Elle ne se laissera pas vaincre par la peur de ce grand inconnu dans sa vie : le sexe masculin. Souhaitant et redoutant qu'on l'invite à danser, elle attend sur le bord de la piste. Longtemps. Mais un garçon se dévoue. Les morceaux se succèdent les uns après les autres. Plus le temps passe, plus son partenaire gesticule bizarrement. Elle finit par comprendre qu'il fait en réalité des signes de main à ses camarades pour que l'un d'eux prenne la relève. Humiliée, elle balbutie un prétexte et court se réfugier chez elle. Devant la crise de larmes de son aînée, Ruthie est catégorique « *Betty, je pense qu'il est temps que tu soignes ta coiffure et que tu t'habilles comme une jeune fille. Tes jours de petite enfant sont derrière toi.* » Le bal suivant, Betty porte une robe longue en mousseline blanche ornée de turquoise. Ses cheveux retenus en chignon mettent en valeur sa nuque et son décolleté peu profond. En la voyant, sa grand-mère lève les yeux au ciel, « *Ruth, tu pourrais aussi bien la laisser sortir en nuisette* ». Mais elle s'en moque, pour la première fois, elle prend conscience qu'elle a grandi, qu'elle est jolie. Sa tante, après avoir lu *La Cousine Bette* de Balzac, lui avait conseillé de changer l'orthographe de son prénom pour sortir du lot. Son père, dans une de ces rares lettres, s'était moqué de cette idée, « *une passade d'enfant* ». Elle s'était donc mise à signer avec « e » à la place du « y ». En ce deuxième soir de bal, elle sent qu'elle a raison. Si les garçons se bousculent, c'est bien pour danser avec Bette Davis.

SOURCES

LIVRES

ISABELLE CHAMPION

Bette Davis,
Lherminier, 1986

BETTE DAVIS ET MICHAEL

HERSKOWITZ
This 'n That,
Berkley Pub Group, 1987

BETTE DAVIS

The Lonely Life: An Autobiography,
Hachette Books, 2017

MAXIME DONZEL

Joan Crawford – Hollywood Monster,
Capricci, 2019

MURIELLE JOUDET

*La Seconde Femme – Ce que les
actrices font à la vieillesse*,
Premier Parallèle, 2022

GABRIEL MILLER

*William Wyler: The Life and Films
of Hollywood's Most Celebrated
Director*,
University Press of Kentucky,
2013

NANCY NAUMBURG (éd.)

*Silence ! on tourne – Comment nous
faisons les films par vingt artistes et
techniciens de Hollywood*,
Payot, 1938

ED SIKOV

*Dark Victory: The Life of Bette
Davis*,
Henry Holt and Company, 2007

DOCUMENTS AUDIOVISUELS

Ralph Edwards

« Bette Davis »
Émission *This Is Your Life*,
1971

Ian McShane

« Bette Davis »
Émission *Hollywood Greats*,
1999

Johnny Carson

« Bette Davis »
Émission *The Tonight Show*,
1988

COUVERTURE : © Warner Bros. Pictures / Collection CHRISTOPHEL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MAI 2023 PAR FLEX - UNION EUROPÉENNE

DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2023

capricci *STORIES*

De sa naissance par ciel orageux dans le Massachusetts jusqu'à sa mort à Paris, la vie de Bette Davis n'a été qu'une infatigable lutte. Rien n'est assez bien, elle-même n'est jamais assez bonne. Comme actrice, comme femme, comme mère. Elle travaille dur et défend l'image d'une femme libérée du glamour d'Hollywood, des contrats des studios, des clichés sur la ménagère. Procès, ruptures, crises de colère, elle trace la voie d'un nouveau genre d'actrice, le genre qui obtient ce qu'elle veut ou part en claquant la porte. Elle fatigue maris et réalisateurs, pour le meilleur et pour le pire. Son acharnement nous vaut des prestations mémorables dans *L'Insoumise*, *La Vie privée d'Élisabeth d'Angleterre* ou *Eve*. De ville en ville, sur les planches des théâtres, dans la chaleur des studios et de ses maisons, entre les mains de ses amants et de ses maris, Bette Davis s'épuise à poursuivre un bonheur impossible.

Anne-Capucine Blot est habilleuse pour le cinéma. Collaboratrice de la revue *Brefcinéma*, elle est également scénariste et réalisatrice.